

ENIGME

Qui ne connaît le beau livre que M. Funck-Brentano a consacré à l'affaire du collier de la reine, devenu justement populaire? Il y raconte comment l'héroïne de ce drame, la comtesse de la Motte-Valois, ayant subi dans la cour du palais le supplice infamant de la marque, fut écrivaine à la Salpêtrière, s'en évada et gagna Londres où, sans avoir abdiqué sa rançon féroce contre la reine Marie-Antoinette, elle mourut, le 23 août 1791. Le certificat de son inhumation est inscrit sur les registres de la paroisse Sainte-Marie de Lambeth.

Jours soutenu qu'elle n'était pas en Russie... Je désire la voir. Amenez-la demain." Il fallut obéir, et Mme de Gachet révéla au tsar, mais à lui seul et pour lui seul, son véritable nom. Quelque temps après, elle partait pour la Crimée et se fixait à Stara-Kirm, qui n'était alors qu'un hameau.

Là elle vit dans le mystère, sinon dans la solitude; elle est restée dans les familles aisées des environs. Ses allures intriguent d'autant plus qu'un officier, le colonel Ivanof, établit dans la bourgade voisine, est manifestement chargé de la surveiller. On dit que jamais elle n'a consenti à s'habiller en présence d'une servante; elle a les cheveux blancs, les yeux bleus, la démarche vive, un profil bourbonnien, une aïeune un peu hautaine dans les gestes et dans l'attitude; elle paraît âgée de cinquante ans, à peu près. — Mme de La Motte aurait eu, à cette époque, soixante-six ans. — Mais les bonnes gens de Stara-Kirm, de Yalta et de Théodosie, qu'elle préoccupe, ne s'inquiètent pas de ce détail; pour tous elle est la fameuse héroïne de l'affaire du collier de la reine; elle sait qu'on le croit; elle ne réfute ni ne confirme des suppositions qu'elle aime parfois à provoquer, comme par mégarde. Ce qu'elle raconte de sa vie est vague; elle dit, dit-elle, "une des victimes de la Révolution"; — "Vendéenne de cœur, elle a longtemps servi dans les bandes héroïques" des insurgés de l'ouest; — tous les liens qui la rattachaient à la vie sont brisés, "la colère céleste s'étant, depuis longtemps, appesantie sur elle"; — elle a séjourné en Angleterre pendant plusieurs années; le motif de sa retraite en Crimée reste "impénétrable". Rien, dans ses confidences, ni dans ses réticences, ne laisse deviner qu'elle fut l'entremetteuse dans la formidable intrigue qui ébranla le trône de France; pourtant, autour d'elle, personne n'en doute.

Pourquoi? Encore aujourd'hui les paysans de la région, tout à fait ignorants de l'histoire de la Russie, et à plus forte raison, de la nôtre, racontent que cette inconnue était "une vieille reine de France qui avait volé un collier dans son pays." L'un d'eux, qui, étant enfant, l'avait connue, disait à M. de Soudak: "Elle m'appelait souvent près d'elle pour m'amuser avec un énorme diamant qu'elle faisait tourner en plein soleil, voulant m'éblouir et m'égarer les yeux."

Au printemps de 1826, se sentant mourir, Mme de Gachet passa toute une nuit à brûler ses papiers; elle défendit qu'après son décès, on touchât à son cadavre, voulant être inhumée "comme elle était." En dépit de cet ordre, avant l'enterrement, et suivant la coutume du pays, on procéda au lavage du corps; la servante découvrit sur l'épaule de la morte l'empreinte, à demi effacée, de deux signes marqués au fer rouge. — Nous ne prétendons pas résumer ici toute la très curieuse enquête de M. Louis de Soudak, entreprise par lui-même, et poursuivie, en Crimée et ailleurs, pendant vingt-cinq ans. Ce court aperçu n'est tracé que pour inspirer à ceux qu'intéressent ces questions le désir de la lire; ils la trouveront dans la "Bibliothèque universelle et Revue suisse", fascicules de janvier à avril 1913. (L'héroïne de l'affaire du collier. Son séjour en Russie, sa mort en Crimée.) Bon nombre de récits qui y sont rapportés n'ont que la valeur de simples témoignages, singulièrement concordants, on le constatera. Personne, il est vrai, ne déclare avoir jamais reçu de la pseudo-Mme de Gachet l'aveu, même déguisé, de sa véritable personnalité. C'est en quelque sorte du "consentement unanime" qu'elle passa pour être Mme de La Motte. Pourtant certains faits authentiques donnent à réfléchir: il est sûr, et M. de Soudak en a trouvé la preuve aux archives de Russie, que dès la mort de Mme de Gachet l'empereur Nicolas, tout aussi désireux qu'Alexandre Ier d'être reconnu sur cette femme, ordonna que deux coffrets, précieusement conservés par elle, lui fussent envoyés, curieuse qu'elle fût inexplicable si la défunte n'avait pas joué quelque rôle important connu du tsar ou soupçonné par lui. Il faut citer aussi un passage des "Mémoires" de Ph. Philippovitch, Wiegand, publiés en 1893 dans les "Archives russes". Après avoir rappelé la mort de Mme de Kru-dener, survenue en 1824, Wiegand ajoute: "Bientôt la suivit dans la tombe une dame française digne d'attention. Cette femme n'était jamais une camille (de peau) de daim qu'elle portait directement sur le corps, et demanda avant d'expirer qu'on l'enterrât dans cette camille. Cette dernière prière de la défunte ne fut pas exaucée. Il se trouva, après enquête, que cette personne... n'était autre que la La Motte, fouetée et marquée, et bien connue pour avoir, avant la Révolution, joué le principal rôle dans le scandaleux procès du collier de

la reine." Cet "après enquête" est à remarquer, car Wiegand, qui écrivait ces lignes, avait été en 1824 directeur de la chancellerie du comte Woronskof, gouverneur général de la Nouvelle-Russie, dont la Crimée faisait partie. C'est toujours le même "on dit", mais confirmé d'une façon très nette par un fonctionnaire en situation de savoir les choses. Reste le certificat d'inhumation de Sainte-Marie de Lambeth. M. Louis de Soudak le connaît; mais il soupçonne de complaisance ceux qui l'ont rédigé; d'ailleurs le recteur actuel de la paroisse, auquel il s'est adressé, lui a prêté ces actes étaient en 1791 rédigés sans contrôle efficace et de façon sommaire, ajoutant que rien, en ce qui concerne le certificat en question, ne peut faire croire à une falsification, mais "qu'il reste néanmoins possible que ce ne soit qu'une prétendue comtesse de La Motte qui ait été enterrée."

Telles sont les pièces du procès. Quelques-uns inspirent la défiance. On imagine mal, par exemple, la ci-devant comtesse de La Motte, l'irréductible ennemie de la reine, faisant le coup de feu, en Vendée, aux côtés de Charette ou de La Rochejaquelein; mais il n'en reste pas moins que M. Louis de Soudak a posé un problème très intéressant, et l'on en revient ainsi à la question du regrettable vicomte Melchior de Vogüé, descendant à M. Funck-Brentano: "Il y a là plus qu'une vague légende. Qui était cette Française dont l'imposture fut acceptée par tous?" Il fallait que son secret fût bien terrible pour qu'elle acceptât, plutôt que de le révéler, d'être confondue avec la femme unanimement fêtée que le bourgeois avait marquée du stigmate ignominieux.

G. LENOTRE.

PIeux Mensonge

La pipe aux gencives, assis sous sa treille que rouille l'automne, Gorrier tourne et retourne entre ses mains une lettre que le facteur vient de lui remettre. Ainsi, chaque mois, à jour fixe, il a son courrier, le vieux. Et quel courrier! Une lettre de son plus jeune garçon, parti depuis trois ans, là-bas, à Paris, avec sa femme et ses drôles pour y tâcher de vivre, puisqu'il, à Villars, la terre ne nourrit plus le monde! Et, vous savez, il réussit, le fils, chez les Parisiens! C'est un vrai plaisir! Si vous lisiez ses lettres, vous sauriez en quel progrès sont ses affaires, quelle chance le favorise, la satisfaction que lui donne sa marmaille et tout le bonheur qu'ils ont, avec sa Louise, à se voir marcher si vite sur le chemin de la fortune.

Gorrier ne sait lire — et encore — que les caractères imprimés du journal. Les lignes manuscrites pour connaître les nouvelles de son gars, que Julie, la femme de son aîné, qui, lui, est resté au pays, pour prendre soin du bien, passe, comme chaque matin, devant sa maison.

Enfin, la voici sur le chemin. — Eh la Julie!... Une lettre de Firmin!... Vous va falloir me lire ce qu'il y a là-dedans, ma belle. La bru s'assied aux pieds de son beau-père, sur le seuil de pierre de la maison, ouvre l'enveloppe, en tire une feuille qu'elle déplie. Une vignette imprimée en mauve, timbrée, chargée d'écritures et de chiffres, tombe sur son tablier. — Voici le mandat, serrez-le dans votre poche. — Merci! Lisez, lisez vite, ma belle.

Quand elle lit, la Julie retrouve sa voix de petite fille, la voix qu'elle prenait à l'école, pour réciter ses leçons. Elle annonce et nasille, sans pauses ni inflexions:

"Mon cher papa, — Nos affaires marchent bien. Nous sommes maintenant dans une belle maison, et un beau petit quartier. Belleville, qu'on appelle. Je vous dirai aussi que nous avons une voiture et un cheval, vu que les petits vont, avec leur mère, se promener, comme cela, tous les jours, sur les grands boulevards. — Pour la santé, elle est toujours bonne et nous souhaitons que tout le monde, au pays, soit pareillement. Je vous envoie un petit mandat de vingt francs et je regrette de ne pas pouvoir vous adresser plus aujourd'hui. Mais, pour l'heure, je n'ai pas d'avantage de monnaie sur moi. Nous vous embrassons bien tendrement, ainsi que toute la famille. Votre fils qui vous aime. — Firmin Gorrier."

Le père fait aller ses vieilles lèvres. Il s'essaie à retrouver les belles phrases que son garçon a écrites et qui ont versé une telle abondance de joie dans son âme, qu'il voudrait en garder toujours le souvenir... Pour un peu, il demanderait à sa bru de lui lire une fois encore. Mais il n'ose et se résigne à oublier tous ces mots

si bien alignés sur le papier. Ce qu'il se rappellera certainement, par exemple, ce sont les fautes de nouvelles qu'il vient d'apprendre: son fils possède une jolie maison à Paris, dans le plus beau quartier! Sa bru, Louise, et ses petits drôles se promènent chaque jour, en voiture, sur les grands boulevards!

Et il songe avec orgueil que, tout de même, il a eu une fièvre d'idée, le jour où il a conseillé à Firmin, trop beau, trop intelligent pour Villars, d'aller tenter sa chance à Paris. L'artisan de la réussite du cadet c'est lui, l'ancien et pas un autre!

La Julie s'est levée. Elle a remis la feuille dans l'enveloppe qu'elle rend au vieux. — C'est égal... pour un homme qui a maison, chevaux, voiture et tout, comme un monsieur, il ne s'est point saigné aux quatre veines, votre Firmin. C'est pas encore avec ces vingt francs-là qu'on pourra s'acquiescer chez le boulanger... Nous autres, on se promène pas tous les jours en voiture, mais on sait mieux ce qu'on doit à ses vœux! — Et la voilà repartie.

La père a feint de ne point prendre garde aux mots qu'elle prononçait. Pourtant il ne laisse pas que d'être un peu troublé par ses paroles. C'est vrai que vingt francs, ce n'est pas gros! depuis qu'il est parti. Firmin n'a jamais envoyé plus. Les premiers mois, c'était très bien, mais maintenant qu'il est devenu monsieur, il pourrait certainement être plus généreux. La bru n'a pas tort.

— Si! Elle a tort!... Et elle a mal parlé!... Le fils n'a pas envoyé plus? C'est parce que, comme il l'a dit, il n'avait pas d'autre monnaie sur lui au moment de payer le mandat... La Julie a une langue de vipère!

— Tu sais que le père va à Paris, voir son Firmin? D'abord, la Julie ne comprend pas très bien ce que son mari vient de lui dire. Il se répète. Elle réfléchit longuement, en hochant la tête. Des sentiments confus s'agitent en elle: surprise, jalousie (le vieux va faire un voyage que jamais elle ne pourra s'offrir). Indignation (il va en coûter une poignée d'argent pour aller jusque là-bas). Et ce sont ces divers sentiments qu'elle traduit par ces mots:

— N'en voilà bien d'une autre, par exemple! Mais oui, Gorrier va à Paris, vers son Firmin, sa belle-fille et ses deux petits drôles! Il leur fera la surprise de venir constater leur opulence. Avant de mourir, il pourra palper des Gorrier riches. Pour bien avoir, bien garder dans les yeux la couleur de leur bonheur, il restera auprès d'eux une couple de semaines. Et puis, s'en reviendra au pays, où, sage, tranquille désormais sur le sort de sa race, il terminera sa saison...

Rasé de frais, ayant mis une chemise blanche, une cravate, le petit chapeau carré de feutre dur et la veste des grandes fêtes, le voici, tout ému, dans le wagon qui roule vers Paris où, jamais encore, il n'a mis le pied et dont il rêve comme d'une fabuleuse ville, pavée d'or, bâtie de marbre; une ville dont les habitants sont vêtus comme si, chaque jour, était dimanche, qui passent leur vie en fêtes, dans les restaurants, au théâtre...

Paris!... Gorrier descend sur un quai noir, gluant, au-dessus duquel règne une verrière enfumée. Partout, autour de lui, de sombres bâtiments. La foule l'entraîne. Le voici hors la gare, devant la Grand-Ville, qui lui apparaît sous une ré aside de fine pluie. Morne accueil, en vérité! Des voitures, des automobiles, soulèvent des gerbes de boue, passent à toute allure. Des hommes, plus mal vêtus que lui, certes, heurtent le vieux... On sont donc ces Parisiens parés comme des princes, ces pavés d'or, ces palais de marbre, ces théâtres?

Parbleu, dans le quartier qu'habite son fils! Un instant encore, il y sera lui-même. Et la beauté et le luxe et le charme de Paris lui seront, d'un seul coup, révélés. Pour y arriver plus vite, il fait une folie, prend une voiture. — Soixante-douze, rue de Tour-

rière attend avec impatience que le cheval reprenne son trot. Mais le cocher lui crie: — Eh bien, l'papa, qu'est-ce vous attendez? — Je vous ai dit: soixante-douze, rue de Tourrière... — Vous y êtes, mon vieux! Gorrier quitte sa place, met le pied sur le trottoir. — C'est là-dedans que vous allez, reprend le cocher, empochant le prix de sa course et montrant une allée sur le seuil de laquelle des enfants, loqueteux, ruisselants — visages tirés, yeux fiévriers — se sont rassemblés pour regarder curieusement ce vieillard au masque rasé, si riche qu'il peut venir en voiture dans leur rue!

C'est ça, la maison de Firmin! C'est cette sombre bâtisse sur la façade lézardée de laquelle glisse une nappe d'eau noirâtre! Ce maudit cocher raille! Le vieux en est persuadé. Il s'avance vers les drôles. — N'est-ce pas que M. Gorrier ne loge point là? — Si, monsieur, par ici... — C'est une misérable fillette dont les épaules sont couvertes d'un gros fichu rouge et qui tient par la main un bambin aussi maigre, aussi pâle, aussi fiévreux qu'elle. Trainant son frère, qu'une minable robe grisâtre vêt à peine, la petite gagne le fond du corridor; s'engage dans un étroit escalier empuant où Gorrier la suit, s'arrête devant une porte dont elle tourne la clé.

Et voici le vieux face à face avec Firmin, avec Louise! Dans quel logis, Dieu bon! Et en quel tenue! Mais ce sont des pauvrets cent fois plus misérables que les plus dénués de Villars! La surprise, la douleur creusent de nouvelles rides sur le visage du père... Firmin baisse la tête, Louise caresse les cheveux des deux petits blottis contre elle et qui regardent avec effroi le vieil homme!

Gorrier ne sait plus pleurer. Depuis tantôt trois quarts de siècle qu'il est sur terre, il y a longtemps que sa provision de larmes est épuisée. Pourtant, comme il souhaiterait que de lourds sanglots lui montent à la gorge, qu'une eau abondante noie ses yeux... brouille ce tableau! Il lui semble que l'antériorité de son beau rêve, de son dernier rêve lui serait alors moins pénible. Gencives serrées, lèvres happées, le menton et le nez plus rapprochés que jamais — polichinelle tragique et désolée — il fait un pas dans la chambre, ouvre les bras... et Firmin, qui, lui, a encore des larmes, tombe sur l'étroite poitrine du vieux.

Entre les sanglots qui le secouent, il parie: — Vous savez... papa... ce n'est point par orgueil que je vous ai écrit comme ça... C'était pour vous faire plaisir... pour que vous soyez tranquille... heureux, en nous croyant riches. Et puis si l'on ne vous a jamais envoyé plus, c'est que, vraiment... ici, la Louise, les petits... et moi... on ne pouvait se priver davantage... PIERRE LA MAZIERE.

UN HUMORISTE

La petite ville de Saint-Boniface (qu'il serait inutile de chercher dans le dictionnaire des communes de France) possédait il y a quelques années, un philosophe distingué en la personne de M. Achille Lenfant, l'un de ses plus notables citoyens.

C'étaient des malheurs conjugués qui avaient incliné M. Achille Lenfant à la philosophie. Son épouse, une fort désirable brune, était devenue, par un jeu de l'amour et du hasard, la maîtresse de l'adjudant en retraite Pinsonnet, que la courtoisie des Saint-Bonifaciens qualifiait, de commandant. Cet honorable sous-officier, rendu à la vie civile, assurait son pays contre la grêle et l'incendie, après l'avoir défendu sur les champs de bataille; il habitait une modeste chambre dans la maison de M. et de Mme Lenfant. Celle-ci n'avait pu résister au martial prestige de son locataire, en songeant aux petites Tonkinoises qu'il avait dû étreindre sur sa poitrine ornée du ruban colonial.

M. Achille Lenfant, né observateur, avait aussitôt connu son sort et n'avait dit mot, comme il sied à l'honnête homme trompé il prit l'occasion de sa mésaventure pour méditer sur les accidents de la vie humaine et c'est ainsi qu'il devint philosophe, ajoutant cette qualité à celle dont sa femme venait de le revêtir, ou plutôt de le coiffer. C'était un homme doux, faible et de petite santé, qui ne s'emportait jamais, craignant de se faire mal au foie. Il était aussi sujet à la migraine.

M. Achille Lenfant avait une passion singulière pour l'étude des insectes, menus et patients comme lui; il donnait fort dans l'entomologie. Elle contribuait à le consoler des incertitudes de sa femme, et il en oublia les déparlements en observant les puces.

rons, bestioles si chastes qu'elles se reproduisent sans perdre leur innocence. Penché sur son microscope du matin au soir, il se désintéressait, en apparence, de ce qui se passait chez lui du soir au matin. Il n'ignorait point cependant qu'Alexandrine quittait fréquemment sa chambre sous prétexte d'indisposition, et qu'en rentrant elle se trompait de porte. Quelquefois, par des demi-sourires, par des allusions voilées, il s'amusait à laisser entendre aux coupables qu'il savait tout et se plaisait à leur donner la petite mort, car s'il était pudique comme les insectes, il était aussi, comme eux, vindicatif. Mais il reprenait aussitôt son air placide de bête à bon Dieu.

Ce ménage à trois vécut ainsi en harmonie pendant plusieurs années. On passait toujours les soirées ensemble: M. Pinsonnet fumait la pipe, M. Lenfant se faisait des réussites. Le chat, pelotonné sur un bout de la table, clignait ses yeux d'émeraude sournoisement, comme s'il eût été dans la confidence, et regardait le trio avec un air de sphinx rhumatisant. Il était philosophe lui aussi.

Puis, il arriva une chose fort ordinaire, M. Achille Lenfant décéda. Mais cet événement, médiocre en soi, eut des suites intéressantes. Le bonhomme avait fait un testament.

Maitre de sa fortune, n'ayant ni postérité ni parents proches, car la race des Lenfant s'était montrée tristement inféconde, l'entomologiste laissait à sa femme tout ce qu'il possédait, mais sous la réserve qu'elle se conformerait à deux conditions qu'il lui imposait. Elle ne se remarierait pas, et elle laisserait à M. Pinsonnet la jouissance de sa chambre à titre purement gracieux: c'était la servitude dont la succession se trouvait expressément grevée. Le fait par la veuve, comme on dit en style judiciaire, de convoquer en secondes noccs ou de donner congé à M. Pinsonnet rendait cette succession aussitôt caduque.

Les Saint-Bonifaciens commentèrent beaucoup ces deux dispositions, qui attestaient à la fois la tendresse de feu H. Lenfant pour sa compagne et sa naturelle amitié pour l'ami de celle-ci. Ces sentiments ressortaient, d'ailleurs, des termes mêmes du testament précité.

"Je désire, disait M. Achille Lenfant, dans cette prose suprême, que rien ne soit changé, après ma mort, aux relations affectueuses qui rattachaient mon ami, M. Pinsonnet, à mon foyer."

Tout d'abord, les choses allèrent au mieux et les deux complices, bêtement confits dans la douceur de leur douillette existence, avaient sujet de bénir chaque jour les mânes de M. Lenfant. Quel excellent homme soupiraient-ils. Il les avait franchis même du remords qui, autrefois, les inquiétait vaguement. C'était avec son aveu, par son ordre, qu'ils vivaient ainsi, heureux. "Je désire que rien ne soit changé aux relations affectueuses..." Ils lui obéissaient; ils continuaient.

Par reconnaissance, M. Pinsonnet avait fait placer dans sa chambre le portrait de Lenfant, un "agrandissement" magnifique, encadré d'une baguette de chêne fileté d'or. Il s'était imposé cette dépense d'un cœur joyeux, pour témoigner de sa piété envers le généreux défunt.

Que les heureux du monde prennent garde: le bonheur engraisse, et engraisser c'est vieillir. Mme veuve Lenfant engraisse et donc elle vieillit; M. Pinsonnet s'en aperçut.

Le fait que ce, peu à peu, insensiblement, il devenait moins aimable et d'une galanterie plus distraite. D'ailleurs, il prenait de l'âge, lui aussi, et, par un phénomène bien connu, il se montrait d'autant plus difficile qu'il aurait eu moins de droits à l'être. Bref, il commença à se blâmer sur les charmes d'Alexandrine, à mesure que ceux-ci se développaient, jusqu'à l'exagération.

Et il commença, en même temps, d'aller au café. Ce fut d'abord un hochet par ci par là, puis des manilles, puis des béziques chinoises — en souvenir de ses campagnes. — Alexandrine le souffrit premièrement en silence, puis elle lui reprocha son abandon, timidement.

L'adjudant lui répondit sans courtoisie, en revendiquant sa liberté. — Nous ne sommes pas mariés, déclara-t-il. Alexandrine, que ce mot avait blessé au cœur, fondit en larmes. Car elle l'aimait toujours.

Mais elle était femme, et, par conséquent, malgré son poids, capable, à l'occasion, de se montrer légère autant que plume au vent. Un jeune homme se rencontra, son petit-cousin, qu'elle

avait perdu de vue, et qui s'en revenait de Paris, aux vacances. L'âge de Chérubin, une personne imposante en paraît d'autant plus belle. Le petit-cousin se mit à convoiter la confortable Alexandrine: un soir, pendant que M. Pinsonnet était au café, il lui demanda sa main... Elle allait dire oui. Elle se rappela à temps la clause du testament. — Oubliez-moi, répondit-elle à ce gamin tendre, qui dut partir désolé.

M. Pinsonnet venait de rentrer très ivre. Alexandrine monta pour lui faire des reproches dans sa chambre. Elle aperçut l'icône de M. Lenfant qui souriait dans son cadre de chêne fileté d'or. Et ce sourire, qu'elle comprenait pour la première fois, lui révéla dans l'entomologiste un humoriste génial et féroce qu'elle avait ignoré. MAXIME FORMONT.

Navajo, Paracote et Paraffint Toitures Caoutchoutées Poêles à Pétrole Nesco Toitures Galvanisées

Caoufrage plié et en forme de V Inodores et sans fumée Tuyaux de Poêles et Coudes B. V. REDMOND & SON 414-16-18-20-22 Rue Chartres.

S. J. Poupart ACTIONS et OBLIGATIONS Valeurs de tous Genres PLACEMENT DE FONDS

806 RUE PERDIDO PHONES MAIN 57 58 59 NOUVELLE-ORLÉANS, La.

EMILIEN PERRIN JOS BLUM.

Emilien Perrin PROPRIÉTÉS FONCIÈRES Actions et Obligations, Assurances

305 RUE BARONNE PHONE MAIN 15

E. A. ANDRIEU

SUCCESSEUR DE JULES ANDRIEU

PROPRIÉTÉS FONCIÈRES STOCKS ET BONS

802 RUE PERDIDO

3900-100

"THE CABINET" CE FAMEUX GIN "FIZZ"

AU MEME VIEUX POSTE, COIN CARONDELET ET GRAVIER.

ALBERT CADESSUS, Prop. Phone-Main 3751. Nouvelle-Orléans

JULES LALERE IMPORTATEUR d'Espadrilles Françaises

Confortables pour les cors et piqûres. Excellentes pour la maison, le bureau et le gymnase. La chaussure la plus durable qui soit fabriquée.

734 Rue Toulouse Nouvelle-Orléans Louisiana Jan 16-18

LA PÊCHE EST BELLE

AUTOUR DE Shell Beach

Pointe-à-la-Hache

Excursions Samedi et Dimanche

Pourquoi Ne Pas En Faire l'Essai?

FRISCO LINES